

La relation d'aide avec les jeunes adultes itinérants

Mario Poirier

Number 27, 1996

Jeunes en difficulté : de l'exclusion vers l'itinérance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002358ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002358ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, M. (1996). La relation d'aide avec les jeunes adultes itinérants. *Cahiers de recherche sociologique*, (27), 87–97. <https://doi.org/10.7202/1002358ar>

Article abstract

Homelessness is a phenomenon which has raised many questions concerning social integration. Three traditions confront one another in society's reaction to homelessness: Should the homeless be controlled, repulsed or punished? Should they be the objects of charity without expectations? Should they instead be helped to change and become more acceptable, more desirable so to speak, to society? The study of the relational dimensions of homelessness enables a better understanding of the difficulties encountered in intervention practices and contributes to adapting more adequately the support relationship to the homeless clientele.

La relation d'aide avec les jeunes adultes itinérants

Mario POIRIER

Il est difficile de concevoir un phénomène social qui donne lieu à autant de réactions que l'itinérance. Chez les intervenants ou les chercheurs travaillant sur l'itinérance, le regard se construit grâce à une connaissance du vécu de l'itinérant. Mais quel est le premier sentiment du citoyen ordinaire quand il voit un itinérant dans la rue? Si c'est un bon citoyen charitable, il aura sans doute le sentiment que l'itinérant est une personne qu'il faut aider d'une façon ou d'une autre. Mais qu'un itinérant s'approche d'un peu trop près de lui et il est vraisemblable que le bon citoyen se sente envahi et qu'il ait un mouvement de retrait, d'évitement. N'est-ce pas naturel? Les itinérants sont réputés être mal vêtus, mal embouchés, malpropres, malades, alcooliques ou toxicomanes, en un mot: malsains. Ils vivent sans réserve dans les lieux publics, font des gestes inélégants, interpellent les passants qui déambulent, traînent dans des endroits où ils ne devraient pas traîner. Pour le citoyen ordinaire, l'itinérant est certes une personne en difficulté, mais c'est aussi une personne indésirable, un mauvais exemple pour les jeunes, un exemple d'échec et d'improductivité.

Or, face aux indésirables, trois lignes d'action sont possibles. On peut tout d'abord tenter par quelque moyen de les envoyer ailleurs, c'est-à-dire de les rejeter dans la cour du voisin de façon que ce soient les autres qui s'en occupent. Cette solution a de nombreux précédents dans l'histoire. On la retrouve déjà chez Platon qui suggère d'exclure les itinérants de la Cité de les repousser au-delà de la frontière:

Dans notre État, il ne doit pas y avoir un seul mendiant, et, s'il se trouve un homme pour essayer de se livrer à semblable pratique et de rassembler au moyen d'incessantes prières les moyens de son existence, les Inspecteurs du Marché devront le chasser de la place publique, les Édiles le chasser de la ville, la Police Rurale le repousser du reste du pays vers

les frontières, afin que le pays soit radicalement purgé d'un pareil animal¹.

Cette pratique de l'exclusion a été appliquée par bien des régimes dans l'histoire et n'est pas encore disparue aujourd'hui. Dans plusieurs villes américaines, on continue de se débarrasser des itinérants en leur offrant un billet d'autobus aller simple pour une autre ville. On se défait aussi d'eux en fermant des refuges de nuit ou en clôturant les lieux publics. Le maire Koch, dans les années quatre-vingt, est allé bien plus loin en suggérant de mettre de la mort-aux-rats dans les poubelles des restaurants pour se défaire des itinérants qui rôdaient autour de ces lieux. C'est pourquoi Hombs et Snyder disaient en 1983 que les itinérants sont les intouchables de l'Occident².

Une deuxième solution face aux indésirables consiste à les prendre en charge. Ce modèle a ses fondements historiques dans l'expression de la charité, notamment de la charité chrétienne. Ce sont d'ailleurs les communautés religieuses qui se sont le plus occupées des itinérants, et même aujourd'hui, nombre de nos organismes d'intervention ont leurs racines ou exercent encore dans ce cadre. Leur action toutefois n'est pas exclusive à l'itinérance. Foucault a bien démontré l'importance des communautés religieuses dans la prise en charge de la folie³. Au Québec, jusqu'à la Révolution tranquille, les communautés religieuses, les sœurs surtout, avaient une place prépondérante dans les soins de santé physique et de santé mentale, et ce dans beaucoup d'institutions d'importance, comme les grandes structures asilaires. C'est dans la foulée de la Révolution tranquille qu'on verra graduellement se laïciser le secteur des soins de santé, l'État assumant de plus en plus la responsabilité de la santé et du bien-être de ses citoyens. La laïcisation touche aussi le champ de la santé mentale, et les communautés religieuses perdront peu à peu leur rôle auprès des personnes dites folles, au profit de nouveaux acteurs. Toutefois, dans le contexte actuel d'appauvrissement et de désengagement de l'État, on peut se demander si ce processus se poursuivra de la même façon en ce qui concerne l'itinérance. L'État semble peu enclin à endosser de nouvelles responsabilités, ce qui explique l'engouement actuel pour l'économie sociale: faire plus avec moins d'argent, en associant les secteurs privés et public. L'État, garant de la justice sociale par la redistribution des richesses et par son filet de protection sociale, prend ses distances, et le discours «charitable» revient au goût du jour. Le citoyen doit être charitable puisque l'État n'a plus guère les moyens ou le désir de s'occuper des

¹ Platon, *Les Lois*, XII, Paris, Gallimard, 1950, p. 1082.

² M. Poirier, «La santé mentale des jeunes itinérants», *Revue québécoise de psychologie*, vol. 9, no 1, 1991, p. 94-110.

³ M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

pauvres. On observe ce retour du discours «charitable» dans la multiplication des collectes privées pour venir en aide aux démunis. Bien sûr, la charité répond à un besoin, on pourrait dire un double besoin: alléger la misère des miséreux et du même coup alléger la culpabilité des nantis. En soi, la charité est une valeur appréciable, mais qui risque toutefois de masquer le passage d'une société où l'aide est un *droit* que peut revendiquer le pauvre à une société où l'aide (la charité) est une *faveur* qu'on accorde. La charité a aussi une autre conséquence en ce qui a trait à l'itinérance: elle réussit certes à pourvoir à l'essentiel des besoins primaires de l'itinérant mais ne permet pas nécessairement de modifier les conditions socioéconomiques et psychosociales qui ancrent des personnes dans l'itinérance. La charité vise à nourrir, vêtir, satisfaire les besoins primaires, les besoins fondamentaux de l'itinérant, et non pas à modifier ses conditions de vie ni non plus à l'inciter à une démarche de prise en charge personnelle.

D'où une troisième ligne d'action pour se défaire des indésirables: les rendre «désirables» par le recours à la relation d'aide. En effet, la relation d'aide, peu importe l'approche, est fondée sur le principe qu'il faut rendre l'itinérant plus «désirable», en l'aidant, par exemple, à mieux contrôler ses comportements, à mieux communiquer avec les autres, à diminuer sa consommation d'alcool et de drogues. La relation d'aide a comme objectif d'alléger la misère de l'itinérant, bien sûr, mais elle se distingue du modèle de la charité en ce qu'elle désire faire plus: elle veut *changer* la personne de l'itinérant. On dira en ce sens qu'elle a un objectif cosmétique: rendre l'itinérant plus agréable, plus «désirable».

Il faut souligner une autre nuance: l'intervention de l'État et l'intervention charitable s'exercent de façon plus ou moins anonyme. On donne de l'argent ou des biens à l'itinérant, mais on s'intéresse peu à ce qui est propre à sa *personne*. On poste un chèque ou on donne un panier de Noël à quelqu'un sans vraiment se soucier de ce qu'il *est* en dehors de sa condition de pauvreté. Certes, on peut aider un itinérant sans se préoccuper de ses sentiments, de ses pensées, de ses valeurs, de sa trajectoire de vie, de son histoire personnelle. Toutefois, la relation d'aide s'inscrit dans un effort différent, considérablement plus intrusif: on estime que, pour aider la personne, il faut la connaître, l'écouter, la comprendre, pour en venir à influencer ses comportements et sa façon d'être. Contrairement à la charité, la relation d'aide s'applique au problème précis de chaque personne, de tel ou tel itinérant en particulier, en tentant de trouver une solution appropriée à son problème personnel, à son problème singulier. Cela ne se fait pas de manière «neutre», mais en fonction des valeurs culturelles des intervenants, des

milieux d'intervention, et de la société qui les paie pour aider, contrôler diront certains, les déviants⁴.

Or l'expérience d'intervention et la recherche indiquent qu'établir une relation d'aide avec une personne itinérante, quel que soit le modèle d'intervention, est beaucoup plus difficile que de lui être charitable. Cette difficulté en a épuisé plus d'un: après tout, chaque intervenant désire aider et espère bien être utile! Cette difficulté inhérente à la relation d'aide avec l'itinérant comporte deux volets: le premier se rapporte à l'aidant et le second, à l'aidé.

La première difficulté tient à la réaction des aidants face à l'itinérance. Pour la plupart d'entre nous, l'itinérant est, par définition, indésirable ou désagréable, en ce sens qu'il est souvent très en marge de nos valeurs sociales de propreté, de productivité, d'efficacité, d'utilité, de sociabilité. Or la recherche en psychothérapie démontre que le meilleur client pour un aidant, le client le plus facile à aider, est le YARVIS: *Young, attractive, rich, verbal, intelligent and sociable* (jeune, charmant, riche, loquace, intelligent et sociable⁵). Il est donc difficile pour l'aidant d'établir une relation d'aide avec des personnes itinérantes vu qu'en général elles ne correspondent pas aux critères socioesthétiques usuels de «bons clients». Il est très difficile d'établir une relation d'aide avec quelqu'un qu'on juge, involontairement et inconsciemment, indésirable et repoussant. Beaucoup d'excellents intervenants ne réussissent pas à établir une relation avec l'itinérant: il est alors dirigé ailleurs, et la question de l'accessibilité aux services pour l'itinérant est préoccupante. Combien d'institutions, même les salles d'urgences des centres hospitaliers, n'essaient pas de se défaire carrément des «mauvais clients» que sont les itinérants en les envoyant ailleurs, quitte à créer des références circulaires qui ne conduisent nulle part? Ces organismes mettent ainsi en application, peut-être sans le savoir, le principe déjà énoncé par Platon et qui constitue la première solution examinée: rejeter le problème dans la cour du voisin. D'autres aidants réussissent à s'ouvrir à l'itinérant, à dépasser l'idéal du «bon client» et à l'accepter tel qu'il est. Ceux-là sont capables d'établir une relation d'aide avec l'itinérant, mais cela ne veut pas dire que l'itinérant suive le mouvement!

La seconde grande difficulté est en effet que l'itinérant peut être très réticent à la relation d'aide, voire incapable de l'accepter. La relation d'aide demande un certain investissement affectif, un rapport de

⁴ M. Poirier et J. Gagné, «Formes de l'appauvrissement et insertion sociale des jeunes adultes psychiatisés», *Santé mentale au Québec*, vol. 13, no 1, 1989, p. 132-144.

⁵ J. Guay, *Manuel québécois de psychologie communautaire*, Boucherville, Gaëtan Morin, 1987.

confiance, un désir d'alliance, une capacité de créer et de maintenir un lien stable et prévisible avec l'autre. Or, et la recherche le confirme, les jeunes adultes itinérants ont souvent vécu des relations très difficiles avec des proches ou des personnes importantes pour eux, par exemple des situations de violence familiale, d'abus sexuel, de deuil, d'abandon, de placement en centre ou en famille d'accueil, situations qui, dans bien des cas, se sont répétées ou qui ont duré plusieurs années⁶. Dans un tel contexte, il est difficile pour une personne de s'investir dans un lien et de faire confiance à une autre personne, si bien intentionnée fût-elle. Il s'ensuit que la relation d'aide ne va pas de soi.

Thomas Szasz, quand il est venu à Montréal en 1990, a expliqué qu'on a trop tendance à concevoir l'itinérance comme une problématique de lieux plutôt que comme une problématique de liens. Szasz soulignait que les itinérants ne sont pas seulement des sans-abri, *houseless* pourrait-on dire en anglais, mais qu'ils sont aussi des sans-foyer, *homeless*, et donc qu'ils sont déracinés de tout foyer, profondément seuls dans la vie. Au Moyen Âge d'ailleurs, on disait des vagabonds qu'ils étaient «sans feu ni lieu». Sans lieu, donc en situation d'errance, mais sans feu aussi, c'est-à-dire justement sans foyer, sans un feu autour duquel la parenté et les amis pouvaient se rassembler, partager avec les autres une vie commune, une vie fondée sur la sociabilité, la sociabilité et la solidarité. C'est pourquoi la problématique de l'itinérance est liée à la problématique du réseau social. La relation d'aide a essentiellement comme objectif de favoriser un retour aux liens pour l'itinérant, par le biais du lien avec les aidants tout d'abord, par le biais des liens d'entraide et de sociabilité ensuite.

Le soutien social, de façon générale, dépend de trois choses: 1) des caractéristiques structurelles du réseau social, par exemple le nombre de personnes qu'on connaît; 2) de la nature de nos liens sociaux, de la durabilité de nos liens, et donc de la qualité de notre réseau social; et 3) de la nature du soutien qu'on reçoit, soutien qui peut être, par exemple, financier, matériel, informationnel ou affectif. La recherche

⁶ S. Crystal, «Psychosocial rehabilitation and homeless youth», *Psychosocial Rehabilitation Journal*, vol. 10, no 2, 1986; J. A. Farrow et autres, «Health and health needs of homeless and runaway youth», *Journal of Adolescent Health*, no 12, 1992, p. 717-726; J. M. Passero, M. Zax et R. T. Zozus, «Social network utilization as related to family history among the homeless», *Journal of Community Psychology*, vol. 19, no 1, 1991, p. 70-78; N. Stefanidis et autres, «Runaway and homeless youth: The effects of attachment history on stabilization», *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 62, no 3, 1992; M. Shinn, J. R. Knickman et B. C. Weitzman, «Social relationships and vulnerability to becoming homeless among poor families», *American Psychologist*, vol. 46, no 11, 1991, p. 1180-1187; E. Susser, E. L. Struening et S. Conover, «Childhood experiences of homeless men», *American Journal of Psychiatry*, no 144, 1987, p. 1599-1601.

indique que, chez les itinérants, des problèmes se posent à ces trois niveaux⁷. En résumé, le réseau social de l'itinérant est en général structurellement très limité, les quelques liens significatifs sont fragiles ou problématiques et l'aide apportée est souvent inappropriée ou insuffisante. Du côté de la famille, il est fréquent qu'elle-même connaisse des problèmes financiers, affectifs ou autres, auquel cas, si l'itinérant est encore en relation avec elle, il est probable qu'elle ne pourra pas faire grand-chose pour le soutenir. Par ailleurs, des drames sérieux peuvent avoir marqué les liens encore existants, des abus, des agressions, des ruptures traumatisantes par exemple. Il en est de même de l'entraide entre pairs. On aurait beau créer un excellent réseau d'entraide entre personnes itinérantes, il n'aurait jamais la solidité, la durabilité, l'efficacité matérielle d'un réseau d'entraide entre bons voisins sédentaires. Autrement dit, la seule présence d'un réseau, aussi étendu soit-il, n'est pas une garantie de soutien, celui-ci dépendant surtout de la capacité d'aide des personnes du réseau.

À titre d'exemple, une étude effectuée en 1988 à Chicago auprès de 348 itinérants a révélé que, comparativement à 300 personnes ayant un domicile mais étant défavorisées économiquement, les itinérants étaient beaucoup moins en contact avec leurs parents et avaient beaucoup moins d'amis⁸. D'autre part, chez ceux qui entretenaient des relations avec leurs parents, les liens étaient souvent beaucoup plus conflictuels que chez les personnes ayant un domicile. Enfin, les itinérants avaient connu beaucoup plus d'expériences relationnelles problématiques dans l'enfance.

Une étude menée à New York en 1986 auprès de 125 jeunes adultes itinérants a indiqué que 19 % d'entre eux avaient vécu le décès d'un parent dans leur enfance, que seulement 40 % des itinérants avaient passé leur enfance et leur adolescence avec leurs parents, que 90 % des femmes et 74 % des hommes itinérants ne pouvaient retourner dans leur famille à cause de problèmes interpersonnels importants⁹. Selon une étude de l'équipe de Farrow¹⁰ réalisée en 1992, 65 % des jeunes itinérants estiment que les relations avec les parents ou parents substitués constituent la principale raison de leur itinérance et 60 % d'entre eux, surtout les femmes, font état de violence physique ou sexuelle dans leur

⁷ M. Shinn, J. R. Knickman et B. C. Weitzman, art. cité.

⁸ M. R. Sosin et S. Grossman, «The mental health system and the etiology of homelessness: A comparison study», *Journal of Community Psychology*, vol. 19, octobre 1991, p. 337-350.

⁹ S. Crystal, art. cité.

¹⁰ J. A. Farrow et autres, art. cité.

famille. D'Ercole et Struening¹¹, dans une étude menée à New York, rapportent que 43 % des femmes itinérantes avaient été victimes d'abus sexuels et que 74 % avaient été violentées par des membres de leur famille. Bassuk et Rosenberg¹² indiquent que 41 % des itinérants, comparativement à 5 % des individus d'un groupe témoin, disent avoir été victimes d'abus ou de violence dans leur famille.

Toutes ces données signalent une chose très claire, c'est que les liens, sur le plan de la genèse et aussi sur le plan du réseau actuel, sont souvent extrêmement détériorés. Ces données sont probablement généralisables, du moins en bonne partie, à la situation des itinérants québécois, comme le laissait entendre une étude menée par l'équipe de Lamontagne¹³ à Montréal, dont les résultats indiquaient que 67 % des itinérants étaient issus de familles problématiques où il y avait eu rupture d'attachement ou absence parentale en bas âge, que 53 % avaient eu des parents violents, 44 % des parents alcooliques, 45 % des parents aux prises avec des problèmes importants de santé mentale. De plus, 16 % des répondants avaient été victimes d'abus sexuels dans leur enfance. Enfin, 80 % des itinérants estimaient impossible de retourner dans leur famille ou de rétablir des contacts satisfaisants avec celle-ci, même si à l'occasion ils communiquaient avec elle.

La recherche nord-américaine fait ressortir trois principaux facteurs de risque en ce qui a trait à la genèse relationnelle de l'itinérance: 1) les séparations prolongées en bas âge, par exemple le deuil d'un parent dans la petite enfance; 2) les expériences d'abus sexuels et de violence familiale; et 3) la multiplication des diverses formes de déracinement (placements successifs dans des familles et des centres d'accueil, etc.).

L'itinérance est un problème d'indésirabilité qui a ses racines dans le détachement. Peut-on être «désirable» si on n'a pas été désiré, ou si le désir d'attachement a été altéré ou détruit par les événements? En résumé, on peut dire que l'attachement a été problématique dans l'enfance de bien des jeunes adultes itinérants, que l'itinérant a désormais de la difficulté à s'attacher aux autres, du moins d'une manière stable et active, et qu'il est difficile aussi de «s'attacher» à un itinérant, même pour un aidant bien intentionné.

¹¹ A. D'Ercole et E. Struening, «Victimization among homeless women: Implications for service delivery», *Journal of Community Psychology*, no 18, 1990, p. 141-152.

¹² E. L. Bassuk et L. Rosenberg, «Why does family homelessness occur? A case control study», *American Journal of Public Health*, no 78, 1988, p. 1097-1101.

¹³ Y. Lamontagne et autres, *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri*, Québec, Presses de l'Université du Québec, Québec Sciences Éditeur, 1987.

On peut dire que, chez les itinérants, l'attachement est entravé par trois problèmes: 1) faiblesse du sentiment d'appartenance (*belonging*), un sentiment du type: «Je suis avec..., je fais partie de...»; 2) manque de sécurité relationnelle; ils n'ont pas le sentiment que: «Quelqu'un est là pour me protéger, me soutenir...»; et 3) déficience de l'estime de soi-même, celle-ci étant la base d'une autre forme de relation, la relation qu'on entretient avec soi; ils ont le sentiment de «ne pas mériter l'affection ou l'amour de quelqu'un». Bref, l'itinérant a lui-même la conviction d'être indésirable.

Tout cela rend la relation d'aide extrêmement ardue. En fait, on peut jusqu'à un certain point, en étudiant l'histoire de l'attachement relationnel des itinérants, prédire lesquels pourront être plus aisément soutenus par les intervenants, c'est-à-dire lesquels seront capables d'établir une relation d'aide satisfaisante. En effet, selon les traumatismes relationnels qu'il a vécus, on peut prédire si un itinérant aura tendance à repousser l'aide offerte ou à l'accepter. Le tout dépend de la représentation relationnelle de l'itinérant, c'est-à-dire de sa façon de se représenter les liens significatifs comme étant plus ou moins nourriciers, plus ou moins rassurants, plus ou moins durables, plus ou moins fiables, plus ou moins valorisants.

La société apparaît souvent aux jeunes adultes itinérants comme étant inhospitalière, frustrante, distante et hostile. Ils perçoivent les adultes significatifs comme étant absents ou éloignés, ou comme étant «désinvestissants» et indifférents, ou menaçants et sources d'abus possibles. L'aide reçue est alors marquée par l'angoisse face à la distance et à l'abandon: on a peur, on a de la difficulté à se laisser aller dans un lien d'aide. La tentation «contra-phobique» du départ peut être très forte, c'est-à-dire que l'itinérant peut avoir le désir, puisqu'il lui est si difficile de s'investir dans la relation, de s'enfuir, d'errer, d'abandonner à son tour ceux qui s'intéressent à lui. L'aide peut aussi engendrer une grande méfiance devant l'aidant perçu comme porteur d'une autorité menaçante et illégitime. Enfin, l'aide, si elle est acceptée, peut être marquée par l'attente d'une réparation «magique» de la souffrance et des failles intérieures.

Une étude réalisée en Alberta par Morrissette et McIntyre¹⁴ souligne que, dans les organismes d'aide, les itinérants traversent souvent les quatre étapes suivantes: 1) une période «d'accueil» au cours de laquelle l'itinérant s'intègre au centre (d'hébergement ou autre); 2) une période «d'adaptation» au cours de laquelle l'itinérant essaie de comprendre l'environnement, les relations ambiantes, et essaie aussi,

¹⁴ P. J. Morrissette et S. McIntyre, «Homeless young people in residential care», *Journal of Contemporary Social Work*, vol. 70, no 10, 1989, p. 603-610.

souvent très maladroitement, de former quelques alliances avec d'autres itinérants ou avec des intervenants; 3) une phase «d'expérimentation» au cours de laquelle l'itinérant commence à montrer quelques comportements de distance, de désengagement ou d'opposition, comportements qui font qu'il peut devenir «indésirable» dans le centre; 4) cette réaction peut conduire à une quatrième phase, dite «d'escalade»: le rapport réel et symbolique à l'autorité devient alors invivable pour l'itinérant et il reproduit en fin de compte la dynamique relationnelle qui l'a traumatisé, dynamique qui va forcer une rupture de lien ou un conflit ouvert avec l'autorité. L'itinérant va se voir rejeter du centre ou le fuir lui-même et se retrouvera de nouveau en errance. Bien sûr, il faut souligner que ce scénario ne se produit pas avec tous les jeunes adultes itinérants, heureusement, grâce d'ailleurs au fait que les intervenants en viennent à tenir compte de ce phénomène et à s'y ajuster. Mais il s'agit d'un scénario tout de même relativement fréquent.

En conclusion, on peut avancer qu'intervenir auprès de personnes pour qui la question de l'attachement est très problématique nécessite au moins deux ajustements. Il faut tout d'abord tenter d'améliorer le plus possible le climat des relations dans le centre d'aide, les relations d'aide mais aussi les relations d'entraide entre itinérants. Il s'agit de favoriser le plus possible la création de liens prévisibles et l'investissement dans ces liens en maximisant les échanges, les temps d'écoute, les possibilités de partage. Il faut ensuite veiller à ne pas trop mettre l'accent sur la «motivation à changer» de l'itinérant. En effet, on a souvent trop tendance à croire, comme aidants, que le succès de l'aide dépend de la motivation de la personne aidée. Le discours sur la motivation est fondé sur la doctrine volontariste que résume le célèbre proverbe: «Vouloir, c'est pouvoir.» Or, dans le cas des problématiques de l'attachement, c'est l'inverse qui est vrai, le «Vouloir, c'est pouvoir» cède la place au «Pouvoir, c'est vouloir!» En effet, l'engagement, l'investissement, l'attachement sont au cœur de la motivation et on ne peut présumer que celle-ci soit présente si ceux-là ne le sont pas. En d'autres mots, la motivation vient avec la qualité des liens d'aide, c'est-à-dire avec l'intériorisation graduelle de relations aidantes qui permettent de reconstruire un sentiment de valeur personnelle et d'espoir dans l'avenir.

Je conclurai en citant deux vers d'un grand poète allemand, Hölderlin, qui disait: «Plein de mérite, mais en poète, l'homme habite sur cette terre». Le philosophe Martin Heidegger a écrit un très bel essai à ce sujet, un essai intitulé justement «L'homme habite en poète», où il souligne qu'au fond il faut une certaine poésie, une certaine folie, un certain irréalisme pour «habiter» la vie, car la vie est passagère, brève, imprévisible et conduit de toute façon à la mort. C'est grâce au pouvoir

de l'imaginaire, de la poésie, de l'amitié, de l'amour, que nous réussissons à éprouver un certain sentiment d'équilibre, de stabilité, de certitude, de prolongement de soi, qui nous permet «d'habiter» la vie plutôt que d'errer sans feu ni lieu. Malgré la réalité de notre fragilité, de notre évanescence, nous croyons presque tous que quelque chose de durable est possible dans la vie. C'est pourquoi nous poursuivons des études, nous construisons un foyer, nous avons des enfants, nous faisons quelques épargnes, nous élaborons des projets de vie, nous nous engageons socialement. Il semblerait que cette folie d'habiter, cette poésie pleine de mérite d'habiter, dirait Hölderlin, l'itinérant en soit dépourvu. L'itinérant serait plus réaliste que nous, moins folichon que nous! En effet, l'itinérant ne croit peut-être pas que quelque chose de durable soit possible; il ne croit peut-être pas que l'amitié, du moins une amitié qui perdure, soit possible; il ne croit peut-être pas que construire un foyer, construire un projet de vie, soit possible. C'est pourquoi en conclusion, étrangement je l'avoue, j'aimerais suggérer que c'est peut-être d'un manque de poésie que souffre l'itinérant, et que nous devons dans nos interventions, par notre capacité à surmonter l'indésirable en allant au cœur des craintes d'attachement de l'itinérant, tenter de l'aider à retrouver un peu de cette poésie, de cette douce folie qui nous fait croire qu'habiter est, malgré tout, possible. N'est-ce pas un objectif plein de mérite?

Mario POIRIER
Psychologue
Maison Saint-Jacques

Résumé

L'itinérance est un phénomène qui soulève beaucoup de questions en ce qui concerne l'intégration sociale. Trois traditions s'affrontent dans la réaction de la société face à l'itinérance: Faut-il contrôler, repousser ou punir l'itinérant? Faut-il en faire l'objet d'une charité sans attentes? Faut-il plutôt l'aider à changer et à devenir davantage acceptable, désirable en quelque sorte, pour la société? L'étude des dimensions relationnelles de l'itinérance permet de mieux comprendre les difficultés rencontrées dans la pratique d'intervention et contribue à mieux adapter la relation d'aide à la clientèle des itinérants.

Mots-clés: itinérance, exclusion, intervention, jeunes.

Summary

Homelessness is a phenomenon which has raised many questions concerning social integration. Three traditions confront one another in society's reaction to homelessness: Should the homeless be controlled, repulsed or punished? Should they be the objects of charity without expectations? Should they instead be helped to change and become more acceptable, more desirable so to speak, to society? The study of the relational dimensions of homelessness enables a better understanding of the difficulties encountered in intervention practices and contributes to adapting more adequately the support relationship to the homeless clientele.

Key-words: homelessness, exclusion, intervention, youth.

Resumen

La itinerancia es un fenómeno que origina muchas preguntas con respecto a la integración social. Tres tradiciones se oponen en lo relativo a la reacción de la sociedad frente a la itinerancia: hay que controlar, excluir o castigar al itinerante? Hay que considerarlo como objeto de una caridad sin expectativas? Hay que ayudarlo a cambiar y a convertirse en alguien más aceptable, deseable, de alguna manera, para la sociedad? El estudio de las dimensiones relacionales de la itinerancia permite comprender mejor las dificultades encontradas en la práctica de la intervención y contribuye a adaptar la relación de ayuda a la clientela itinerante.

Palabras claves: itinerancia, exclusión, intervención, jóvenes.